

lui adressant la parole elle lui eût fait un honneur qu'il ne méritait pas, et, à l'instant même, je le vis tirer de son inépuisable poche, piquets, cordons, toiles, en un mot tout ce qu'il fallait pour dresser en plein air une magnifique tente.

« Je sentais déjà, à la vue de ces prodiges, une sorte de frisson involontaire. Mais mon effroi fut au comble quand l'homme gris tira encore de sa poche trois chevaux sellés et harnachés. En vérité, si je ne t'assurais que je les ai vus de mes propres yeux, tu ne voudrais certainement pas le croire. J'eus peur de l'esprit de fascination que la figure pâle de cet homme exerçait sur moi ; je résolus de me retirer sans qu'on s'en aperçût, ce qui n'était pas difficile, vu le rôle insignifiant que j'avais joué jusque là. Je voulais m'en retourner à la ville, revenir le lendemain chez M. John, et prendre, si je m'en sentais le courage, quelques informations sur l'homme gris. Que n'ai-je pu exécuter ce projet ? »

« J'étais parvenu au bas de la colline et je marchais sur le gazon, lorsque je jetai un regard autour de moi pour voir si on ne m'observait pas. Quelle fut ma terreur quand j'aperçus l'homme à la redingote grise qui s'avançait de mon côté. Il ôta son chapeau, et me salua avec un respect que personne ne m'avait encore témoigné. Je me découvris comme lui, et je le saluai avec le même respect et restai devant lui comme l'oiseau fasciné par le regard du serpent. Quant à lui, il avait l'air embarrassé, il n'osait lever les yeux ; il s'inclina plusieurs fois, puis fit quelques pas, et m'adressa la parole d'une voix incertaine et tremblotante comme celle d'un mendiant.

« — Monsieur, me pardonnera-t-il ma hardiesse, si, sans avoir l'honneur de le connaître, J'ose lui adresser une prière ? — Au nom du ciel ! m'écriai-je, que puis-je faire pour un homme qui... ? Nous restâmes muets tous les deux, et il me sembla que nous rougissions.

« Après un moment de silence, il continua ainsi : — Pendant le court espace de temps où j'ai eu le bonheur de me trouver près de vous, j'ai contemplé plusieurs fois, pardonnez-moi si j'ose vous le dire, la grande ombre que vous projetiez devant vous avec une sorte de noble dédain... Si vous n'aviez aucune répugnance à me l'abandonner... ? »

« Il se tut ; et j'éprouvai je ne sais quel étourdissement. C'était une étrange chose de voir un homme qui désirait acheter une ombre. Il faut qu'il soit fou, me dis-je et prenant tout-à-coup un ton qui convenait mieux à son humilité : — Allons, allons, mon cher, m'écriai-je, n'avez-vous pas assez de votre ombre ? Vous venez me proposer un singulier marché.

La fin au prochain numéro.

LE FANTASQUE.

16 DÉCEMBRE, 1843.

« *A quelque chose, malheur est bon.* Voilà ce que nous dirons à nos lecteurs en leur apprenant que le *Fantasque* a été choisi comme journal officiel par son Excellence Sire Charles Metcalfe qui est absolument mécontent de la manière dont les journalistes à gage se sont acquittés du devoir de le défendre au milieu de la crise récente. Il nous dit dans une lettre privée très flatteuse, qu'il attribue la mollesse déployée par les écrivains du gouvernement à l'incertitude où sont ces messieurs sur la tournure définitive que prendront les choses ; ils ne savent quelle